

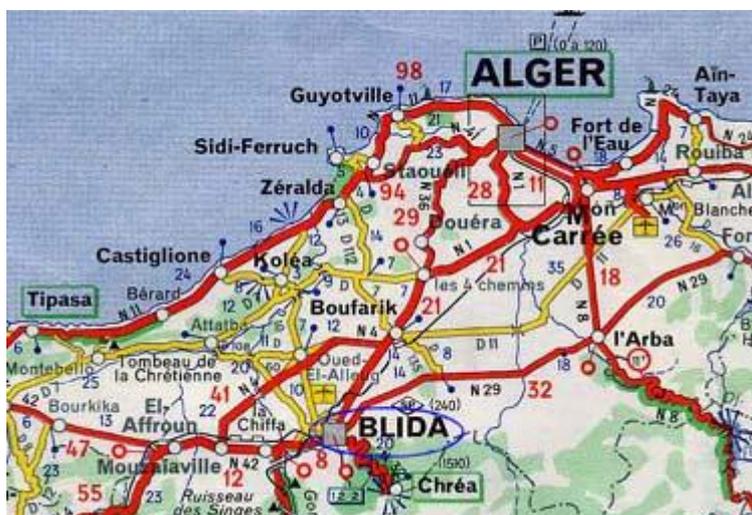
INFO 359'

« **NON** au 19 mars »

VOICI quelques articles de presse ou de contributeurs retenus à votre attention :

1/ La ville de **BLIDA**

Blida (en arabe *El Bouleïda*), surnommée "**La ville des roses**", est un chef-lieu situé au contact de l'Atlas blidéen et de la Mitidja. Blida est distante de 50 km de la capitale algérienne.



Le mot **BLIDA** vient de l'arabe classique *boulayda* qui signifie petite ville ou petite contrée, qui est le diminutif de *Bilad* (pays, contrée), il devient en arabe dialectal *Blida*. La ville est également surnommée *Ourida* (petite rose).

Histoire ancienne

Comme on n'a pas trouvé de ruines dans les environs, on s'accorde généralement à dire que les romains n'ont jamais occupé **BLIDA**. Il n'est cependant pas impossible que les vestiges de leur passage aient disparu, par suite des transformations provoquées dans la topographie de la région, par des séismes violents ou des inondations.



[Oued Kebir]

Quoi qu'il en soit, aucune agglomération n'existait à l'emplacement actuel de la ville ou dans ses environs immédiats, lorsque vers 1519, un homme pieux, qui avait longuement voyagé dans les pays de l'Islam, notamment en Andalousie (Espagne), vint se fixer au confluent de l'Oued Taberkachent et de Châabet-ar-Rommân (Ravin des grenades), cours d'eau aujourd'hui appelé Oued Sidi-El-Kebir.

L'Ermitage de Sidi Ahmed El-Kebir, bientôt entouré d'une Zaouia, ne tarde pas à devenir un lieu de pèlerinage fréquenté par de nombreux croyants attirés par les enseignements du saint et par la renommée de ses vertus.

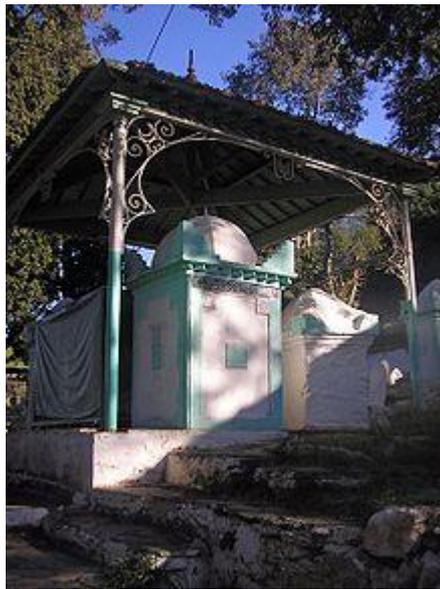
Vers 1533, le Pacha Kheir Ed-Dine fit passer sur le continent des milliers de Maures chassés d'Espagne devenue chrétienne après la capitulation de Grenade, qui se dispersèrent par groupes entre Alger et Cherchell.

Pris de compassion pour ces malheureux immigrés, Sir Ahmed El-Kebir appela un de ses groupes et l'installa sur la rive droite de Châabet ar-Rommân. Pour mettre ces exilés à l'abri des mauvais traitements, il sut intéresser à leur sort le Pacha Kheir-Ed-dine, qui leur accorda sa protection et fit construire à leur intention une Mosquée en bordure de la Place Clémenceau, un bain (qui existe toujours dans les quartiers d'El djoun) et un banal four à proximité immédiate. Ces établissements devinrent le noyau d'une "petite ville", qui, vers 1535, Sid Ahmes El Kebir nomma "El Boulaïda". Le marabout qui, après avoir découvert et détourné les belles eaux de la montagne de l'Atlas, a avec les concours de l'aide des Maures Andalous qui fusionnèrent avec les tribus locales, introduit dans la région la technique de l'irrigation, la culture arboricole et la broderie du cuir. Sid Ahmed El Kebir mourut vers 1540 à l'âge de 70 ans et se trouve enterré dans sa Zaouia.

Période turque 1515-1830

La ville de Blida est fondée au 16^e siècle par le marabout Sidi Ahmed el Kebir avec la participation de musulmans andalous qui s'installent à Ourida (premier nom de Blida) et transforment alors les terres incultivables en vergers grâce aux plantations d'orangers et l'art de l'irrigation. Ils apportent également à la région, l'art de la broderie sur cuir.

La légende locale attribue à Sid Ahmed Ben Youcef surnommé *el Kebir* des origines andalouses, mais il est originaire du Sahara occidental. À la demande de Barberousse qui a fourni les finances nécessaires des caisses de la régence d'Alger, il créa le noyau de la ville de Blida pour accueillir des réfugiés andalous. Selon la tradition orale, il s'écria en contemplant la ville : « On t'appelle El-Blida (petite ville), je t'appelle El-Ourida (« la petite rose ») ».



[Tombeau de Sidi-Ahmed El-Kebir, fondateur de la ville]

Il n'y eut longtemps qu'une rue commerçante et cette rue offrait un tableau plein de vie et d'originalité. C'était un long berceau de vigne, sous lequel causent, fument ou trafiquent une quantité de gens qui semblaient n'avoir pas autre chose à faire, en ce monde, que se promener, boire le café et passer le temps.

Sous la domination ottomane, la ville devint prospère et s'agrandit, elle devient un lieu de repos et de prédilection des souverains turcs d'Alger qui aimaient venir se reposer et se délasser, et ce fût aussi l'époque d'un certain foisonnement de maisons closes et de palais Turcs à Sidi Yaacoub. Les Ottomans bâtissent des portes monumentales (*Bab*) à chacune des entrées, *Bab el Dzair*, *Bab el Rahba*, *Bab el Sebt*, *Bab el Zaouia*, *Bab el Kseb*, *Bab el Kebor* et *Bab el Kouikha*, ces portes n'existent plus de nos jours.



Bab-el-Rabah, à 30 m de l'ancienne porte, en haut de la rue Tirman, près de la poudrière: elle s'ouvrait sur l'avenue des moulins et la route de Chréa.

Ville de plaisir, et de beauté pour les janissaires et les Reïs d'Alger, une sorte de Capoue musulmane. Ainsi l'avait on surnommée Qahba, la prostituée. La ville était également menacée, car soumise à des tremblements de terre répétés. En 1817, une épidémie de peste a fait 70 à 100 morts par jour durant un an.

En Mars 1825, un tremblement de terre transforme la ville en ruine et ensevelit la moitié de la population de BLIDA : près de trois mille personnes y trouvent la mort. La partie épargnée de la population, réfugiée à Montpensier, au Nord de BLIDA, retourne plus tard dans la ville, reconstruite plus au Nord par l'Agha Yaya un an plus tard.

Les Blidéens, après avoir songé à fonder une nouvelle cité à 2 km au Nord, la rebâtirent sur l'ancien emplacement. Cette ville de 5000 à 6000 habitants était un dédale de petites ruelles étroites et sinueuses, tandis que l'accès à la ville se faisait à partir de six portes existantes.

Période française 1830-1962

De Bourmont y poussa une pointe le 25 juillet 1830. Le général en chef avait été invité, traîtreusement, par le Bey de TITTERI. Il prenait donc la tête d'une colonne de 1.500 hommes d'infanterie, d'un escadron de Chasseurs et d'une demi-batterie de campagne et entra dans la ville pour une excursion-reconnaissance qui n'avait guère d'autre but qu'une simple satisfaction de curiosité. Le soir ils furent au contact d'une population avec des apparences pacifiques car ils furent accueillis avec des rafraîchissement et fruits variés. La colonne bivouaqua dans la ville.

Cependant des kabyles descendaient nombreux de la montagne et vers le milieu de la nuit attaquaient sur tous les points. La bataille fut longue, périlleuse et se continua jusqu'aux avants postes d'ALGER.

Le général Clauzel, nommé après De Bourmont au commandement de l'Armée, résolut de venger cette trahison. Le 17 novembre 1830, il partit d'Alger avec 7.000 hommes de troupes, pour soumettre la plaine et installer à BLIDA et MEDEA un nouveau bey.

Le 18 novembre, l'armée arriva devant BLIDA et installa une garnison aux abords de la ville. C'est là que prirent naissance DALMATIE, MONTPENSIER et JOINVILLE. Mais pendant que l'expédition se dirigeait vers MEDEA, le Colonel RULLIERE, qui avait reçu le commandement de la garnison, eut à subir de nouvelles attaques et que sa présence d'esprit réussit à juguler. Toutes ces escarmouches décidèrent le Général à renoncer à l'occupation de la ville et ses troupes en repartirent sans y laisser de garnison. Le Duc de Rovigo la saccagea en novembre 1834 mais l'évacua également. La ville ne fut pacifiée qu'en exécution du Traité de la TAFNA, signé à ORAN le 30 mai 1837, entre Abd-El KADER et le Général BUGEAUD.

Le 3 Mai 1838, le Maréchal VALEE installa au Nord de la ville les camps de Joinville et de Montpensier. Le colonel DUVIVIER en reçut le commandement et l'année suivante les murs de la ville furent franchis et l'installation définitivement faite.

Un arrêté du Gouverneur Général de l'Algérie en date du 1^{er} Octobre 1840, appela à BLIDA 300 familles qui furent le noyau de la nouvelle population.

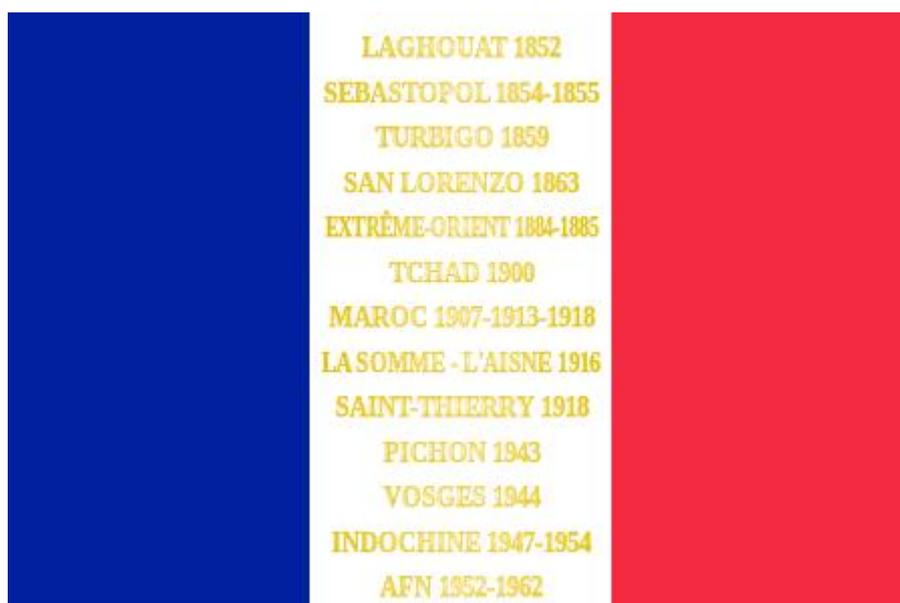
Un commissariat civil y fut créé par arrêté ministériel du 26 Mai 1841. Année où les camps de Joinville-Montpensier étaient érigés en villages. Quatre ans plus tard, l'organisation de BLIDA en commune de plein exercice était réalisée par Ordonnance des 28 Septembre 1847 et 31 Janvier 1848 et par Arrêté du Gouverneur Général en date du 13 Avril 1848.

Le premier Maire de BLIDA, monsieur CHOULET, fut élu le 15 Mai 1848.



BLIDA peut être considéré comme le berceau de deux magnifiques régiments. Le 1^{er} Chasseurs d'Afrique qui émigra au MAROC, **mais surtout le valeureux régiment de Tirailleurs Algériens** qui firent sa fierté et ajouta à son renom.

Le 1^{er} R.T.A est né à BLIDA de l'un des bataillons de tirailleurs indigènes recrutés dès 1830 dans la province d'ALGER par le Général CLAUZEL et fut appelé : Le bataillon des Tirailleurs des provinces d'Alger et du Titteri. Son drapeau décoré de la Croix de la Légion d'Honneur, de la fourragère aux couleurs de la Médaille Militaire et de la croix de guerre 1914-1918, chargée de quatre palmes, porte en lettres d'or sur ces plis les noms des batailles et des expéditions auxquelles il a participé :



Expression populaire chez les Tirailleurs

« C'est un sale coup pour la fanfare ! » C'était le 4 août 1870, à Wissembourg : le 1^{er} tirailleur se préparait à attaquer le plateau de Schwecken, quand les bavarois ouvrent le feu. Le premier turco atteint fut un caporal tambour qui eut la jambe emportée; puis ce furent les musiciens qui, décimés, jetèrent leurs instruments et

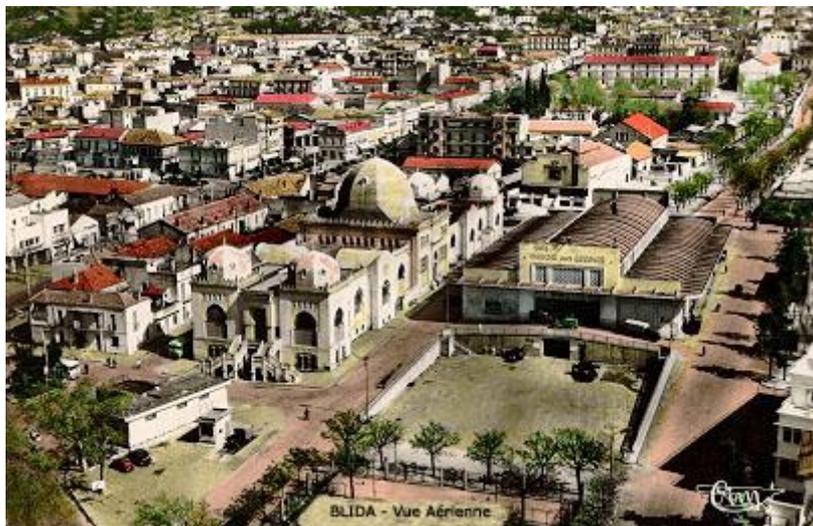
prirent le fusil. En voyant ce désarroi, un parisien, caporal de tirailleurs, s'écria en riant: « Sale coup pour la fanfare! »



« Dans la lutte gigantesque qui a bouleversé le monde pendant près de cinq ans, le 1^{er} tirailleurs algériens se devait à lui-même de justifier sa vieille réputation. De 1914 à 1919, les tirailleurs du 1^{er} régiment ont maintenu glorieusement les vieilles traditions d'héroïsme et de sacrifice. Ils ont confirmé les qualités particulières de leur race: endurance physique, mépris de la souffrance et de la mort, confiance absolue en leurs chefs, fidélité au drapeau. Fanatiques, ils ont combattu avec toute leur énergie, avec tout leur cœur, et ils ont su conquérir l'admiration et le respect de tous. Les pertes subies, les citations accordées, la fourragère qui orne le drapeau du régiment sont là pour affirmer que les tirailleurs de la grande guerre ont été dignes de leurs aînés pour lesquels un grand chef a dit : « Avec eux on peut tout oser, on peut tout entreprendre. » Tirailleurs du 1^{er} régiment, soyez fiers du devoir accompli, des sacrifices consentis, des lauriers cueillis. Gloire et honneur au 1^{er} régiment de tirailleurs! »

La ville de BLIDA érigée en commune, comprenait alors quatre sections : Joinville, Dalmatie, Montpensier et Béni-Méred (qui sera érigée en commune en 1873)

Bien qu'elle ait subit le 2 mars 1867, un nouveau tremblement de terre, elle n'a cessé de prospérer.



Et BLIDA n'eut plus rien d'arabe et redevint une ville de garnison moderne tirée au cordeau, sur les débris de l'ancienne ville arabe dont il reste peu de traces, la Nouvelle BLIDA fit oublier l'ancienne.

Faisant tomber ses murailles, elle s'est agrandie de tous côtés. Qui ne se souvient de la Place Clémenceau avec son kiosque d'où sort un palmier ?



Avec le nouveau palmier planté en avril 1947 pour remplacer celui victime de la tempête, dans la nuit du 4 au 5 mars 1947.



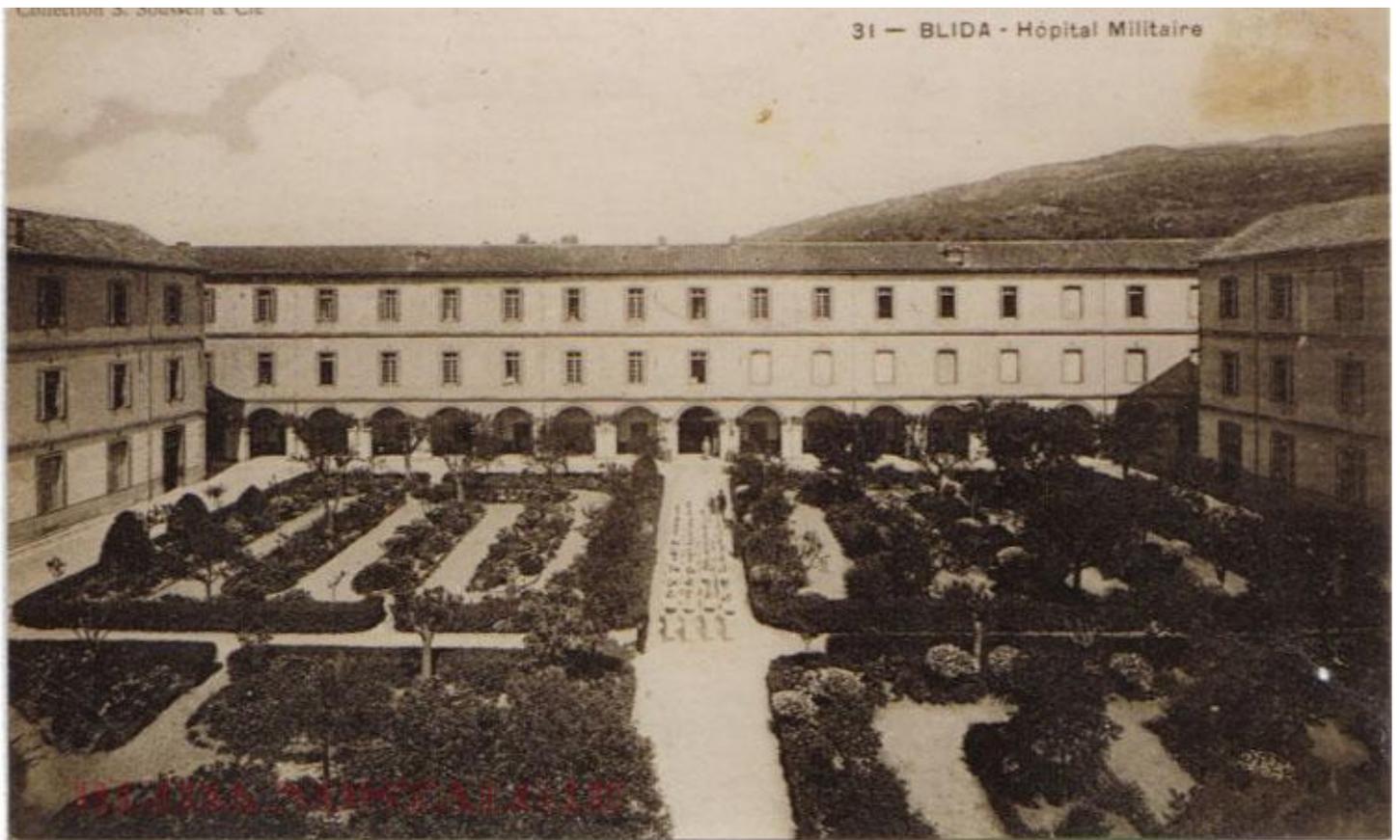
A l'emplacement de la Place d'Armes se trouvait la mosquée Sidi Ahmed el Kebir depuis 1535. Cette mosquée fut en partie détruite par le tremblement de terre de 1825 et ses restes abritèrent un hôpital militaire avant de devenir la première église en 1840.

Hôpital DUCROS

Ducros est le nom du chirurgien qui faisait partie du combat de Béni - Méred avec le sergent Blandan le 11 avril 1842.

BLIDA possède un vaste hôpital militaire, où l'on peut soigner plus de 500 malades. Comme tous les hôpitaux de l'intérieur, cet établissement est ouvert aussi aux civils, qui y sont admis sur certificat des médecins communaux. Il fut construit **en 1840**. Il comporte une chapelle, assez réduite et très mal meublée. Le mobilier primitif, sans doute plus complet, fut envoyé de Paris en 1856 ; mais le culte était pratiqué à l'hôpital, depuis **1846, avec un matériel prêté par l'église paroissiale**. Tout se passait suivant le règlement du 1^{er} avril 1831 sur le service des hôpitaux militaires.

Une lettre de Monseigneur Lavigerie, du 27 avril 1875, notifie au curé de Blida que le titre d'aumônier auxiliaire est attribué à son vicaire, mais qu'il doit exercer ce ministère sous la direction et le contrôle du curé, aumônier titulaire. Il en était de même pour le service religieux de la garnison, et pour la messe militaire, qui devait se dire, autant que possible, à la caserne, dans une salle convenablement aménagée à cet effet.



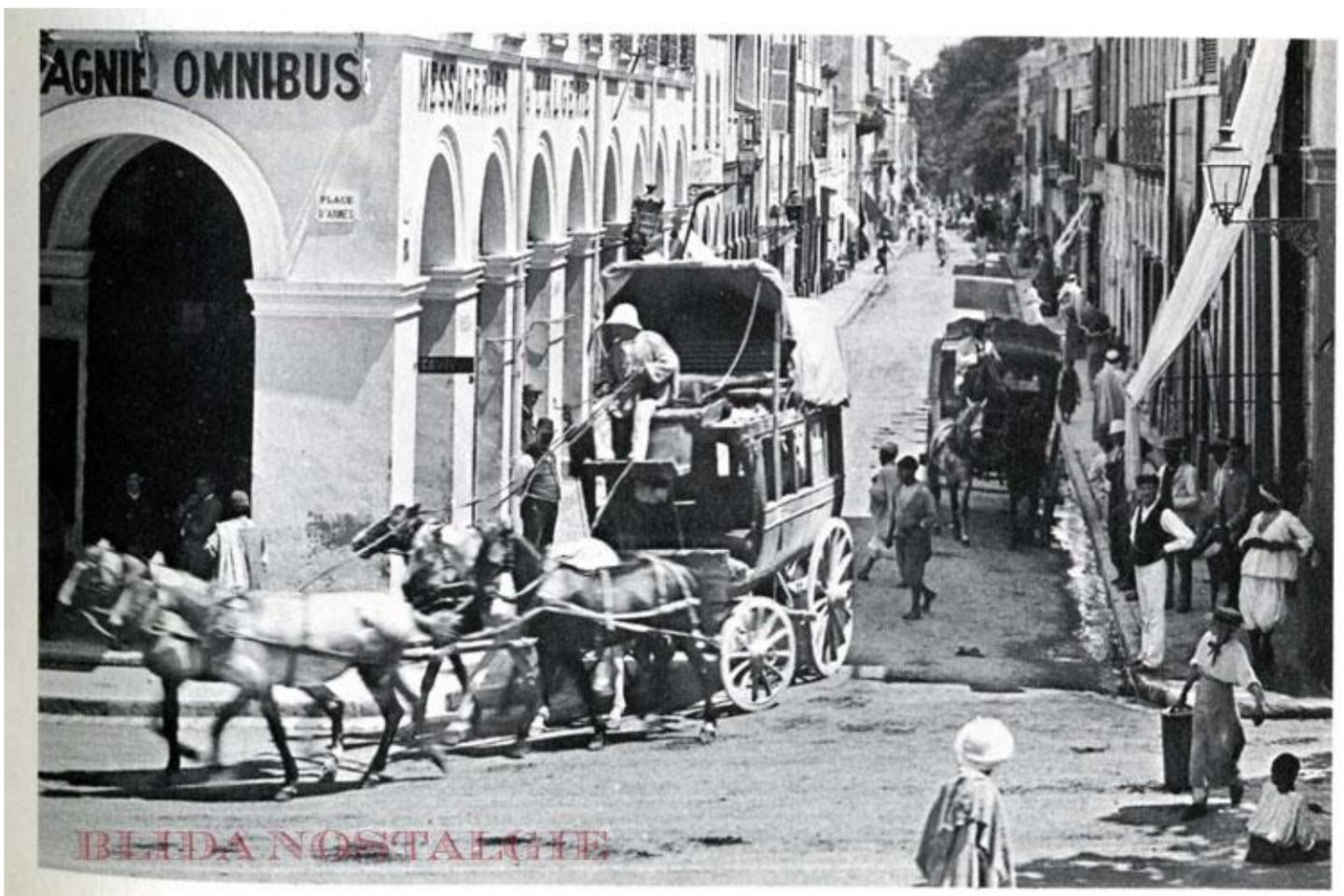
La messe militaire depuis longtemps n'existe plus, et c'est évidemment très regrettable. Mais le clergé paroissial continue à pénétrer librement dans l'hôpital, où il donne les secours de la religion, non seulement aux soldats, mais encore aux civils venus de toute la région. Les funérailles, jadis, se faisaient uniquement à la chapelle de l'établissement, et l'on en partait directement pour le cimetière. Aujourd'hui, les civils peuvent avoir les funérailles à l'église, et cela arrive aussi pour les soldats, par exemple pour un infirmier mort en service, et que l'administration veut, pour ce fait, honorer de façon toute particulière. Les vicaires de Blida se sont toujours bien acquittés de leur ministère à l'hôpital, qui est d'ailleurs pour eux une excellente école vis-à-vis des malades.

Sur la Place de Lavigerie s'élevait l'Eglise Saint-Charles dont le bourdon de 2000 kg fut baptisé en 1873 par le Cardinal Lavigerie.



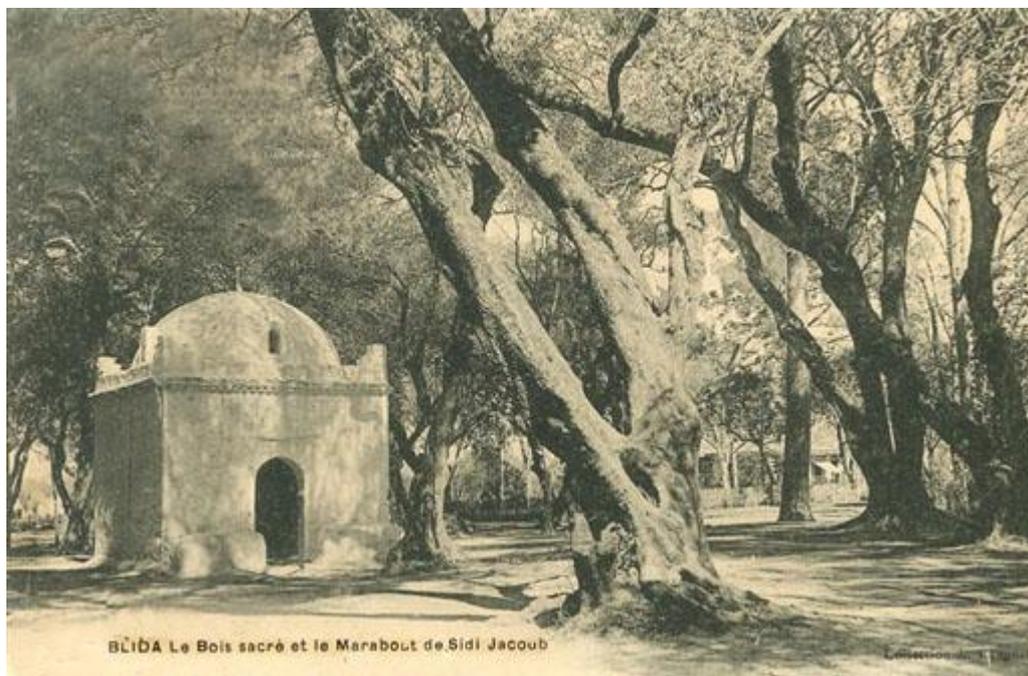
[Le 20 juin 1860, le conseil municipal conduit par le maire, Monsieur LEMOINE, décide la construction de l'église Saint Charles]

Les colons qui s'installèrent, construisirent des rues magnifiques et des places de tout premier ordre, notamment la Rue d'Alger, la Rue Parmentier, la Rue Koulougli... On notera au passage l'importance du quartier juif, où a pu se développer un commerce dynamique, et la beauté des jardins de rose et de jasmin aménagés autour de la ville.



[BLIDA : La rue d'ALGER]

Autre gloire de Blida, le Bois Sacré près du faubourg **BIZOT** [ndlr : Voir sa biographie au paragraphe 2] planté d'oliviers séculaires, à l'ombre desquels s'élève la Koubba de Sidi Yakous Chérif, Saint personnage qui vivait au 16^e siècle. Dans le but d'y aménager un lieu de détente pour les troupes en transit, le général **Michel BIZOT** trace un jardin d'agrément en 1850. Dans ce Bois sacré s'élève la petite koubba de Sidi-Yakoub au milieu d'oliviers centenaires.



Un magnifique jardin fut créé, en 1867, sur un terrain appartenait au Génie Militaire par le maire de BLIDA, monsieur BORELY LA SAPIE. Il eut, bien sûr des complications pour cela, mais qu'importe, il existe maintenant pour le plus grand plaisir des habitants.



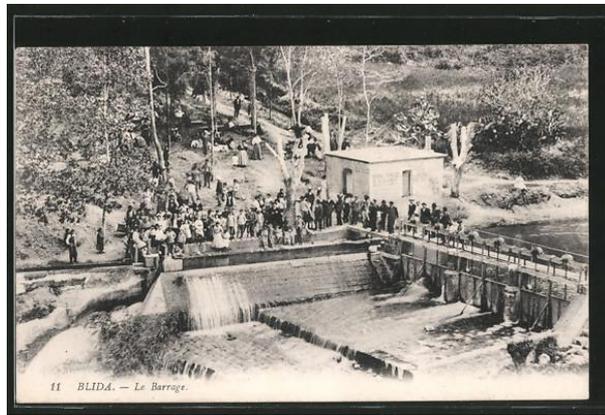
La ville de BLIDA est une ville carrefour, tant routier que ferroviaire. Il y a maintenant une grande gare et le siège central d'une des plus grandes sociétés d'autobus : La société des autocars blidéens dont les autobus rouges desservent les villes que voici :

ALGER par BOUFARIK,
 DJELA par MEDEA, BERROUAGHIA, BOGHARI et HASSI-BABAH,
 EL AFFROUN par la CHIFFA,
 CASTIGLIONE par KOLEA,
 ROVIGO par BOUINAN, TIARET par AFFREVILLE et TENIET-EL-HAÂD

On peut aussi monter dans les trains directs pour ALGER, ORAN et DJELFA. Mais plus pour CHERCHELL dont la ligne a été fermée en 1925.



Lorsque l'on voyait passer la micheline en ville, il était difficile d'imaginer ce que cet évènement avait fait couler comme encre dans les journaux de 1947. Il eut des caricatures et aussi des interviews de Blidéens sur les avantages et les inconvénients de la micheline en ville...



-BLIDA a cependant tant de "choses" pour prospérer. Là où les arabes n'ont vu qu'un agrément, l'industrie française a trouvé des fortunes. L'air salubre, le climat très doux ont aidé les cultures européennes. En effet :

-BLIDA est une ville d'industries légères, grâce à l'eau et aux moulins de l'oued el-Kebir (farined, semoules, pâtes) et grâce aux orangeraias de la région (confitures),

-BLIDA est une ville commerçante et de services pour toute la population. On y trouvait deux marchés, toutes sortes de magasins y compris les « Galeries de France ». Et un collège (puis lycée) dès 1884, inauguré le 14 avril 1887 par monsieur Marcelin Berthelot, ministre de l'instruction publique. Et un palais de justice ; et des banques, et des agents d'assurances etc...



[La Halle aux tabacs]

La halle aux tabacs, de style hispano-mauresque cette construction était remise à la municipalité en 1912. L'inauguration eut lieu le 19 avril en présence de Monsieur le Préfet d'Alger et des autorités civiles et militaires. Le bâtiment fut remis entièrement à neuf en 1929, sa longueur fut prolongée d'une dizaine de mètres. Depuis, il a constamment servi à la vente des tabacs. En 1939, il a été mis à la disposition des sociétés locales pour y organiser des manifestations dansantes, théâtrales, sportives, etc. En 1955, la grande foire exposition de Blida s'y installa le bâtiment avait reçu pour cette circonstance un aménagement spécial. L'année suivante, la deuxième foire s'y réinstalla et c'est à partir de cette date qu'une petite construction fut réalisée à l'entrée, côté droit où fut aménagé le bureau qui servit par la suite aux écoles.

[Emprunté au site : <http://jean.salvano.perso.sfr.fr/Blida/cpa-halles.html>]

La Remonte :

C'est en 1844 que le premier projet de haras commence à être étudié. Dans ce premier temps il est question de construire celui-ci ainsi qu'un établissement agricole dans la zone de la nouvelle Blida. Il est prévu une surface de 40 ha, une partie de cette surface étant à récupérer sur des terres situées à Montpensier et pas encore exploitées par des colons.

C'est finalement en 1852, que le haras sera réalisé sur une surface réduite (4 Ha) et dans l'enceinte de la ville.



Créé par le service militaire des remotes doublé à ce moment là par son annexe de Miliana, le dépôt de Blida avec ses 4 ha de couverture, suffisait amplement à son origine, aux besoins qui avaient motivé sa conception: production de cheval de guerre.

Lors de son transfert, **en 1946**, au service de l'Elevage du Gouvernement Général de l'Algérie, le dépôt de Blida, comme d'ailleurs les trois autres dépôts d'Algérie, voit son importance s'accroître considérablement par l'adjonction de nouvelles activités. Si dans le domaine de la production du cheval de selle Nord-Africain son activité reste sensiblement la même, son rôle prend beaucoup plus d'ampleur dans la production du mulet et du cheval de trait, type agricole (postier breton).

Ainsi donc, avec ses 10 Pur Sang Arabes, 50 barbes, 80 Arabes Barbes, 42 traits Bretons ou Postiers Bretons, 48 baudets importés de France ou provenant de la jumenterie de Tiaret, le dépôt de Blida commence à se sentir à l'étroit dans son enceinte.

Il n'en reste pas moins, avec ses bâtiments bien ordonnés, ses jardins soigneusement entretenus, ses allées bien ratissées et bordées de platanes centenaires, un but de promenade très goûté des touristes et des amateurs de beaux chevaux et de beaux sites.

Le dépôt de Blida comprenait une quarantaine de stations, dites de Monte. Ces stations étaient mises en place dans tout le département de février au début juin. La plus au sud était Kaar-el-Hiran à une trentaine de Km après Laghouat, à l'est il y avait Aïn Bessem, Aumale, Sidi Aïssa, Bou Saâda; à l'ouest, Charon, Bourlier, Taguine et Zénina.

[Emprunté au site : <http://jean.salvano.perso.sfr.fr/Blida/cpa-halles.html>]



Le rôle de capitale régionale est reconnu officiellement en 1944 par la promotion de BLIDA au rang de chef lieu d'arrondissement. De la sous-préfecture de BLIDA dépendent 28 communes de la MITIDJA occidentale, du SAHEL et de la côte. Appartenait à l'arrondissement blidéen tout le littoral entre TIPASA et DOUAOUDA. Vers l'Atlas seules les communes de CHREA et de BOU ARFA en faisaient partie ; vers l'ouest la limite incorporait MARENGO et MEURAD ; et vers l'ouest BOUINAN et CHEBLI.



[Porte de la Citadelle ou Porte Bizot, à l'emplacement de Bab el Kebour (à partir de 1867, lorsque le jardin du même nom fut créé sur les lieux d'un ancien cimetière)]

Personnalités liées à la commune

- Victor Margueritte (1866-1942), romancier et auteur dramatique français, natif de Blida;
- Elissa Rhais (1876-1940), auteur de romans et de nouvelles orientalistes, native de Blida; [Voir au paragr.6]
- Henri Salvano (1901-1964), footballeur international français, natif de Blida; [Voir au paragraphe 7]
- Jean Coulomb (1904-1999), géophysicien français, natif de Blida; [Ndlr : Voir sa biographie au paragraphe 4]

- Jean Daniel (né Jean Daniel Bensaïd en 1920), écrivain et journaliste français, natif de Blida; [Cf parag.3]
- Henri Atlan (né en 1931), médecin biologiste, philosophe et écrivain français, natif de Blida; [Cf parag.5]
- Georges Laffly (1932-2008), journaliste, critique littéraire et essayiste français, natif de Blida;
- Valérie Boisgel (né en 1946), actrice et auteure française, native de Blida;
- Frédéric Pieretti (né en 1954), réalisateur, producteur, acteur, éditeur et traducteur français, natif de Blida;
- Shmuel Trigano (né en 1948), sociologue, philosophe et professeur des universités français, natif de Blida;
- Jean-Claude BRIALY, (1933/2007), acteur, y a passé son enfance.

Démographie :

Année 1958 = 70.000 habitants

Une curiosité sans importance : BLIDA a hébergé de 1894 à 1906 le Roi du DAHOMEY, KONDO dit BEHANZIN après que la France eut achevé la conquête de son royaume. Après sa reddition il avait été envoyé en résidence surveillée à BLIDA. Où était-il logé ? : Il n'y a pas semble-t-il, à BLIDA, de palais susceptible d'accueillir un tel personnage et sa suite. En 1975 le DAHOMEY est devenu le BENIN.

Le Monument aux morts



Comme toutes les villes et villages de France, BLIDA a voulu rendre hommage à ses enfants morts pour la France pendant la grande guerre. Aussi dès le début des années 1920, il a été décidé de construire un monument aux morts. Si, sur le principe, tout le monde semblait d'accord, c'est son emplacement qui a causé quelques problèmes. Dans un premier temps, il a été prévu de le construire à l'intérieur du Jardin BIZOT, mais ce choix fut exclus pour deux raisons: la première est son éloignement du centre de la ville et la deuxième la présence du bassin qui pouvait présenter une gêne et un danger. La municipalité choisit alors de le placer au centre de la Place Bab El Sebt en bas de la rue Lamy. Les études furent faites dans ce sens, le monument réalisé et c'est quelques mois avant son installation qu'une décision préfectorale interdit son installation à cet endroit au motif que des véhicules descendant la rue Lamy et pouvant avoir des problèmes de freinage pourrait le percuter.

Il a finalement été installé où nous l'avons toujours connu dans le jardin de la place du Maréchal Joffre.

MORTS pour la France au titre de la Guerre 1914-1918 : 269 noms étaient inscrits sur ce monument

ABDELLALI Mohamed (Tué en 1914) – AHMED Ben Rabah (1916) – AHMED Ben Lamine (1917) – AIACHE Joseph (1918) – AISSA Mohamed (1914) – AJUIS Aimé (1914) – ALIOUANE Amar (1915) – ALVADO Baptiste (1918) – AMOROS Louis (1915) – ARANDA J Baptiste (1914) – AROUN Brahim (1915) – ARRAS Ahmed (1918) – ASSENCI Joseph (1914) – ATTIJA Salomon (1914) – AVRIL Charles (1918) – AZZA Mohamed (1914) – BAGUR Dominique (1915) – BAGUR Michel (1915) – BAILLOU Romain (1914) – BALLENTINE J Albert (1915) – BARBER Michel (1914) – BARILLEAU Henri (1916) – BARROT J Baptiste (1915) – BELMEDANI Slimane (1915) – BEN SAÏD Aaron (1918) – BEN SAMON Joseph (1918) – BENCHABANI Bou Alem (1914) – BENLAMINE Abdelkader (1918) – BENSIMON Emile (1914) – BERAIL Daclin (1915) – BERAIL Maurice (1914) – BERGOUG Maâmar (1919) – BERRAK Mohamed (1917) – BERTRAND Antoine (1914) – BETTOLI Clément (1915) – BETTORINI Alfred (1916) – BOISEL François (1914) – BONNETAT Auguste (1915) – BOSSAT Léopold (1915) – BOUKAL Mohamed (1914) – BOUKHERKOUÏ Amar (1918) – BOUMESSAÏRE Ahmed (1918) – BOUMSSAIRI Mohammed (1918) – BRESSON Félix (1914) – BRU Baptiste (1915) – BRÛLL Georges (1915) – CHERIFI M'Hamed (1918) – CHEVALLIER Marcel (1915) – CHIBANI Ali (1918)

CHICHE Abraham (1915) – CHICHE Nessim (1918) – CHISS Edouard (1918) – COGNY J Baptiste (1914) – COLIN Edouard (1916) – COLIN Marcel (1914) – COMBREDET Auguste (1915) – CONGOST Michel (1915) – COSTA Antoine (1918) – CUBILIER Félix (1914) – DAFFIS Henri (1917) – DAÏDI Slimane (1918) – DANOU Léon (1917) – DAVID Joseph (1918) – DE SALVAING DE BOISSIEU Aymon (1915) – DEHIMENE Saïd (1914) – DELAHAYE Fernand (1914) – DERDA Rabah (1916) – DERRSTROFF Alix (1916) – DESTRUDEL Edmond (1915) – DIAZ Antoine (1915) – DJAN Jacob (1915) – DUCHÛNE Louis (1915) – DUFOURCQ Emmanuel (1914) – ELIE Emmanuel (1918) – ELIE Maurice (1918) – ESCODA Jean (1915) – ESCRIVA André (1917) – ESPASA Vincent (1914) – FARUDJA Charles (1919) – FERRADJ Sliman (1916) – FERRER Louis (1915) – FIOL Antoine (1916) – FIOL J Baptiste (1915) – FIOL Michel (1915) – FOLLACCI Louis (1914) – FONTAINE Antoine (1915) – FUSTER Joseph (1914) – GAGET Albert (1915) – GALMES Joseph (1915) – GARCIA Joseph (1915) – GARROS Paul (1915) – GAUDIN Louis (1918) – GENER Michel (1914) – GERARD Albert (1916) – GHAZLI Mohammed (1918) – GILLOC Marcel (1915) – GIORDANO Nicolange (1918) – GOETZ Henri (1917) – GRATTEIER J Baptiste (1915) – GRINDA Joseph (1917) – GRISONI Louis (1916) – GUEBERALI Belkassem (1914) – GUELAMINE Mohammed (1918) – GUIAUD Paul (1914) – GUILLING Michel (1914) – GUNAUD Charles (1916) – HADJ Ben Nourine (1918) – HAICH Léon (1918) – HASNAOUI Sliman (1918) – HOPP Ernest (1917) – HUBERT Edouard (1916) – HUILLET Louis (1914) – IBORRA Antoine (1916) – IBORRA Joseph (1915) – IBORRA Vincent (1914) – IKHLEF Ali (1914) – IMBERT Edmond (1918) – JIMONET Henri (1918) – JOSSERAND Maxime (1917) – JULIA André (1917) – JULIEN François (1916) – KELFAOUI Saïd (1915) – KESSOUM Larbi (1914) – KHELIFA Ben Mohamed (1918) – KINNE Henri (1915) – KSEOUER Ben Youcef (1918) – LABOUBEE René (1914) – LAHCEM Lahcène (1918) – LAHOUSSINE Ben El Hadj (1916) – LAMBERT Aristide (1917) – LAMY Henri (1916) – LAPEYRE Marie Paul (1917) – LAPEYRE René (1915) – LARBI Ben Ahmed (1918) – LEPERELLE DE ROUVE Louis (1916) – LEROY Henri (1916) – LEVERATTO Léonce (1916) – LLINARES J Baptiste (1915) – LLOPIS Charles (1915) – LLOPIS Pierre (1916) – LLOPIS Vincent (1917) – LLORCA Antoine (1917) – LLORENS Pierre (1915) – LOPEZ Antoine (1918) – LUDDECKE Oscar (1915) – MALAVAUZ Pierre (1916) – MALDAME Claude (1915) – MANCHET Albert (1918) – MARI Balthasar (1915) – MARIANI Alphonse (1915) – MARIANI Léopold (1915) – MARIOTTI Félix (1915) – MARTI Joseph (1915) – MARTINEZ Daniel (1915) – MARTINEZ Théodore (1917) – MARTY Vincent (1918) – MASCARO Joseph (1915) – MASCARO Raymond (1917) – MAZARI Bouadella (1916) – MAZARI Raphaël (1917) – MAZELLA Michel (1914) – MERCADAL Antoine (1918) – MERCADAL François (1916) – MESSAOUDI Ben Aïssa (1919) – MICHAUD Alexandre (1918) – MIRR Antoine (1918) – MOKTAR Allam (1917) – MOLL Jacques (1917) – MONTUSCHI André (1918) – MOZAI Mohammed (1916) – NAKACHE Joseph (1914) – NAKACHE Moïse (1915) – NATHAN Abraham (1917) – NESSAH Lahcene (1918) – NOT Fernand (1915) – OLLIER Ferdinand (1918) – ORCEL Auguste (1914) – ORFILA Dominique (1915) – ORTEGNO Joseph (1916) – ORTIS Jean (1915) – OUMIRA Abdelkader (1916) – OUMIRA Ahmed (1918) – OURANI Mohamed (1918) – PELAGE François (1918) – PELEGRIN Emile (1917) – PERELLO Joseph (1917) – PERELLO Pierre (1917) – PEREZ Dominique (1916) – PEREZ René (1915) – PERRUSEL René (1916) – PETRUS Jean (1917) – PHILIPPON J Marie (1917) – PICOLLO Marcel (1918) – PILLOTTE Alphonse (1914) – PRADAL Gabriel (1914) – PREVOT Albert (1916) – PROTON Abel (1918) – QUEVEDO René (1915) – RESSOUCHE J Baptiste (1917) – REYBAUD André (1916) – REYNAUD-DULORIER Denis (1918) – RICCI Georges (1918) – RICO Marius (1915) – RICOURT Maurice (1918) – RIPOLL Joseph (1914) – RONDA Jean (1918) – RONDA Vincent (1918) – ROSSINO Vincent (1915) – ROUABAH Amar (1919) – ROUDIL Ernest (1916) – ROYER Hubert (1918) – RUTTY François (1914) – SAAD Ben Djaoual (1915) – SACCONE Alexandre (1914) – SADOK Mustapha (1914) – SAHUC Adrien (1918) – SAÏD Mohamed (1916) – SALA François (1915) – SALEM Mohammed (1918) – SAMPER François (1914) – SANCHEZ Miguel (1915) – SANSANO J Baptiste (1917) – SAUX François (1918) – SCHINELLI Joseph (1916) – SEILLES Dominique (1916) – SELLAOUI Ali (1915) – SENDRA Ferdinand (1916) – SENDRA Marcel (1915) – SENDRA Michel (1916) – SEVENERY Emile (1916) – SIGWARTH Camille (1918) – SILVANO Baptiste (1914) – SILVANO Joseph (1914) – SIMON Ben Moïse (1916) – SIMOUNEAU Edouard (1916) – SINTES Antoine (1915) – SIVILLANO Grégoire (1915) – SOLER J Baptiste (1916) – SORIANO Gratiano (1916) – SOUPENE Aristide (1918) – SOUSSEN Simon (1914) – SPOZIO Dante (1916) – STACKLER Charles (1915) – STAMBOULI Mohammed (1916) – STOPPA Jean (1916) – TABONE Charles (1915) – TIMIB Ahmed (1916) – TOATI Alfred (1914) – TOLEDO Joseph (1917) – TOUBIANA Elie (1916) – TRENGA Henri (1915) – TROIN Auguste (1915) – VALENTIN J Baptiste (1916) – VALETTE André (1915) – VALSANGIACOMO Pierre (1914) – VASSALLO Paul (1915) – VICHOT Antoine (1914) – VIOLLET Marcel (1915) – VIRE Louis (1915) – VIRGITTI Philippe (1916) – VOLFF Arsène (1914) – YVORA Antoine (1915) – ZEDDI Arab (1918) – ZEMMOURI Kaddour (1917) – ZENATHI David (1916) – ZERROUG Ahmed (1916) – ZERROUKI Abdel Kader (1915) – ZMIRO Mimoun (1915) -

NDLR : Il était indispensable de recopier tous ces noms afin que personne ne les oublie.

Epilogue

Après l'indépendance, Blida, ancienne sous-préfecture du département français d'Alger, devient chef-lieu de wilaya en 1974. Elle devient en quelque sorte la capitale de la Mitidja. Toutefois, en raison de sa proximité avec l'agglomération algéroise, Blida sert d'un doublet à Alger ; elle accueille des fonctions et équipements qui ne trouvent plus place dans la capitale. Elle abrite une Université, un centre national de maintenance de la Sonatrach, des zones d'habitat nouvelles destinées à absorber la population attirée par la capitale.

Après l'indépendance, la ville a connu un exode rural important. Elle passe de la 9^e ville du pays par la taille en 1954, au 5^e rang en 1977, 6^e en 1987 et 5^e en 2008. Cette progression démographique s'est accompagnée par des problèmes de logement, malgré les programmes de grands ensembles réalisés par l'État. La poussée urbaine a provoqué l'intégration dans le tissu urbain des vieux noyaux des villages de colonisation et le développement des habitats illicites.



ET si vous souhaitez en savoir plus sur la ville de BLIDA, cliquez SVP au choix, sur l'un de ces liens :

http://alger-roi.fr/Alger/blida/textes/3_blida_aea45.htm

http://alger-roi.fr/Alger/plaine_mitidja/communes/pdf/blida.pdf

<https://www.youtube.com/watch?v=3G8pyS9JGZY>

https://www.youtube.com/watch?v=5N2hOpHz_24

<http://www.photosalgerie.com/Blida/>

<http://www.djamila.be/Documents/blida.htm>

<http://jean.salvano.perso.sfr.fr/Blida/>

<http://www.algeriepyrenees.com/article-25051203.html>

<http://www.memorial-genweb.org/~memorial2/html/fr/resultetat.php?dpt=9352&lettre=blida>

<http://www.ak-ansichtskarten.de/ak/93-Cartes-postales-Monde/6000-Ville-de-Blida/?&start=51>

2/ Michel BIZOT

Michel Brice BIZOT, est né le 3 octobre 1795 (11 vendémiaire an IV) à Bitche (Moselle) et mort le 15 avril 1855 durant le Siègе de Sébastopol (Guerre de Crimée).

Biographie succincte

« C'était un officier du plus grand mérite, du plus grand courage, faisant chaque jour le sacrifice de sa vie. Je me rappelle encore, avec un triste souvenir, le deuil de toutes nos figures quand le maréchal FELIER lui dit son dernier adieu (Général Fayol). »

« C'est un brave homme, ingénieur dans l'âme, très entier dans ses idées mais s'occupant de son affaire et d'une activité d'esprit et de corps qui aurait fait honte à bien des jeunes gens (Général Augustin Thiry, commandant en chef de l'artillerie de l'Armée d'Orient). »

Il mourut au siège de Sébastopol, comme le raconte le **Général Thiry** (*ndlr* : Un aïeul de JM Bastien Thiry)

« Ce pauvre Général BIZOT a reçu une affreuse blessure, il y a trois jour, le 11 de ce mois [avril 1855]. Il voulait voir si les travaux des Anglais avançaient ; il a donc passé dans leurs tranchées ; mais ces diables de gens ne font rien comme les autres ; on n'est couvert que jusqu'à mi-corps dans leurs tranchées ; ils les parcourent en se courbant et quand ils s'arrêtent ils se couchent. BIZOT ne s'est sans doute pas assez baissé ou même ne s'est pas baissé du tout, car je l'ai vu souvent d'une hardiesse imprudente. Quoi qu'il en soit s'il a réellement commis quelque imprudence, il l'a payée cher. Une balle l'a frappé derrière l'oreille droite, a passé au-dessus du palais et est venue aboutir à la pommette de la joue gauche où elle est encore. On l'a cru tué sur le coup. »



États des services

Sous-lieutenant élève à l'École d'application : 1er octobre 1813 (détaché de l'école et employé à la défense de Metz pendant le blocus de 1814),

Lieutenant en second des Sapeurs : 23 mai 1815 (défense de Besançon en 1815, puis à Metz dans le premier régiment du Génie le 1^{er} octobre 1816, à Besançon le 26 août 1817), Lieutenant en premier des Sapeurs : 1er février 1818, Lieutenant de l'état-major du Génie : 14 mai 1819,

Capitaine en second des Sapeurs : 10 février 1821 (à Montpellier le 18 mars 1821, dans l'armée d'Espagne - troisième compagnie du premier bataillon du premier régiment- le 19 février 1823, blocus et siège de Pampelone et à Montpellier le 4 janvier 1824),

Capitaine en second de l'état-major du Génie : 21 janvier 1824 (à Besançon le 28 janvier 1824, à Strasbourg le 15 mars 1826),

Capitaine en premier des Sapeurs : 5 juillet 1828 (à Metz le 19 mars 1829, à Arras le 2 novembre 1830),

Capitaine en premier de l'état-major du Génie : 29 janvier 1831 (à Belfort le 21 février 1831, à Bitche -en chef- le 20 mars 1832, à Strasbourg le 18 avril 1826 et à Paris, au dépôt des fortifications, le 20 février 1838, puis embarque à Toulon le 18 février 1839 et devient capitaine en chef **de la province d'Oran**),

Chef de bataillon : 23 septembre 1839 (débarque à Toulon le 8 octobre 1841 et devient chef de bataillon en chef à Belfort, puis en congé le 9 novembre 1841, à Bitche -de nouveau en chef- le 4 février 1842,

Lieutenant-colonel : 26 juin 1845,

Colonel : 19 décembre 1849 (embarque à Toulon le 20 décembre 1849 et **devient directeur à Constantine**, en congé du 25 septembre 1850 au 15 octobre de la même année, revient à Bitche le 15 octobre 1850),

Général de brigade : 10 mai 1852 (commandant de l'École polytechnique le 29 octobre 1852),

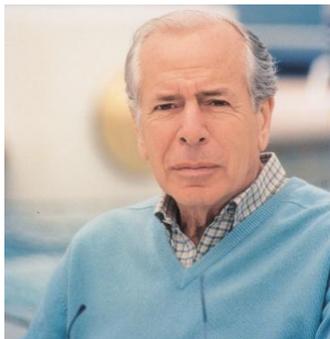
Général de division le 12 avril 1855 (il meurt avant d'apprendre sa promotion).

Décorations

- Chevalier de la Légion d'Honneur : 16 septembre 1823
- Officier de la Légion d'Honneur : 17 août 1841
- Commandeur de la Légion d'honneur : 14 janvier 1855

3/ Jean DANIEL

Jean Daniel Bensaïd, dit Jean DANIEL est né le 21 juillet 1920 à Blida. C'est un écrivain et journaliste français, éditorialiste dans l'hebdomadaire *Nouvel Observateur* qu'il a fondé en 1964.



Biographie succincte

Jean Daniel est natif de Blida, une petite ville de garnison proche d'Alger. Élevé dans une famille de confession juive, il est le onzième et dernier enfant de Jules Bensaïd et Rachel Bensimon, qui s'était élevé socialement de la condition de modeste ouvrier, à celle de négociant aisé en minoterie. Si son père préside le consistoire local, il apparaît très tôt comme agnostique, moins attaché à son identité juive qu'à la culture méditerranéenne et à la citoyenneté française.

Élève au collège de Blida, il devient, dès l'âge de quinze ans, un lecteur assidu de l'hebdomadaire *Vendredi*, journal d'une gauche intellectuelle, indépendante et favorable au Front populaire. Passionné par la littérature, son enthousiasme pour l'œuvre d'André Gide l'amène à voir en l'URSS, le paradis socialiste. Pendant deux ans, il se plonge dans le marxisme sous l'influence des livres que lui prête un ami, Vicente Pérez. Mais en 1936, la lecture du *Retour d'URSS* d'André Gide lui fait perdre ses illusions communistes. Il se retrouve alors dans cette génération de gauche non communiste marquée par l'épisode du Front populaire et le socialisme de Léon Blum. Inscrit en philosophie à l'université d'Alger, il y fréquente les « Amis de la revue *Esprit* ».

Mais l'abrogation du décret Crémieux (1941) obstrue ses perspectives. Passionné par les appels du Général de Gaulle, il se détourne d'une tentation vaguement sioniste pour préparer son engagement dans la France libre. Un ami, José Aboulker, l'en empêche et le conduit à fréquenter un groupe de résistants qui contribue, le 8 novembre 1942, à la libération d'Alger et à l'accueil des Américains. Incorporé dans l'armée de Giraud, il déserte aussitôt pour rejoindre à Zabrata (Tripolitaine) la division Leclerc où il sera affecté aux transports d'explosifs dans le 13^e bataillon du Génie. Il retrouve avec la 2^e DB son ami Charles Guetta au Maroc, qui devait lui sauver la vie plus tard lors des événements de Bizerte en 1960. Il participe à la campagne de France jusqu'à sa démobilisation à Paris en 1945.

Il s'inscrit en philosophie à la Sorbonne mais un de ses anciens professeurs de Blida le recommande alors au directeur du cabinet du président du Conseil. Durant huit mois (1946), il devient donc attaché au cabinet de Félix Gouin, un socialiste proche de Blum et dont il va, à vingt-six ans, rédiger les discours. Parallèlement, il publie quelques articles dans *Combat* mais, devoir de réserve oblige, sous le nom de Daniel (son deuxième prénom). Le spectacle des phénomènes de cour, la servilité et la corruption des milieux qu'il y côtoie le guérissent de toute tentation politique au point qu'il refuse un poste de sous-préfet qu'on lui propose. Comme il refusera plus tard les deux postes d'ambassadeur que François Mitterrand lui proposera.

En février 1947, interrompant la préparation de l'Agrégation, il fonde avec Daniel Bernstein la revue *Caliban* qui se veut « une revue de vulgarisation intellectuelle de haute tenue, à la fois explicitement marquée à gauche, indépendante financièrement et accueillante par toutes les sensibilités idéologiques. Il obtient surtout le parrainage retentissant d'Albert Camus dont il fait pour la première fois la connaissance et qui va devenir son protecteur ». S'imposant au poste de rédacteur en chef en novembre 1947, il y fait collaborer des écrivains comme André Chamson, Louis Guilloux, Étiemble, Jules Roy ou Emmanuel Roblès. Il sollicite aussi des proches comme son cousin Norbert Bensaïd, sa compagne Marie Susini, son compagnon de la faculté d'Alger Albert-Paul Lentin et le peintre Maurice Adrey. Mais c'est surtout sa rencontre avec Albert Camus qui le marque profondément.

En décembre 1947, il publie ainsi le manifeste neutraliste que ce dernier a signé avec Jean-Paul Sartre, Claude Bourdet, Jean-Marie Domenach, Emmanuel Mounier et Maurice Merleau-Ponty en faveur de l'unité économique d'une Europe indépendante des deux blocs. Partageant l'opposition camusienne au modèle soviétique, il est alors partisan du non-alignement à la tête d'une revue située « quelque part entre le Parti communiste et la SFIO ». Mais en dehors de son influence intellectuelle, Albert Camus lui apporte un financement public grâce à son amie Jeanne Sicard, directrice du cabinet de René Pleven, et de ses liens avec le directeur des Relations culturelles, Louis Joxe. Ses soutiens s'avèrent toutefois insuffisants et, en 1952, la revue cesse de paraître.

À la recherche d'un emploi, il trouve une place d'enseignant aux cours Descartes, une école privée d'Oran dirigée par André Bénichou. Il écrit alors son premier roman, *L'Erreur*, que son ami Albert Camus publie dans la collection qu'il dirige chez Gallimard. Mais le journalisme lui semble être le lieu idéal où conjuguer tout ce qui l'attire : la littérature, l'engagement politique et le grand reportage. En 1953, il entre donc à la Société générale de presse où il prend en charge les affaires coloniales. Il s'y lie alors avec K.S. Karol, Léone Georges-Picot et surtout Pierre Vianson-Ponté qui lui permet, en novembre 1954, de publier son premier article dans *L'Express*.

Au bout de deux pîges, il est engagé par Jean-Jacques Servan-Schreiber avec la charge de couvrir les événements d'Algérie. Il se sent idéologiquement et affectivement très proche de Pierre Mendès France dont il soutiendra les campagnes de "L'Express" de la seconde moitié des années 1950.

Très vite, il se fait remarquer par ses reportages sur la Guerre d'Algérie dans lesquels il dénonce notamment la torture. Favorable à la cause algérienne, il défend les négociations avec le FLN, ce qui entraîne l'éloignement d'Albert Camus. Inculpé à deux reprises pour atteinte à la sûreté de l'État, menacé de mort par des partisans du maintien de l'Algérie au sein de la République française, il est à l'origine, par ses articles, de presque toutes les saisies de *L'Express*. En juillet 1961, il est grièvement blessé au fémur lors des événements de Bizerte qui lui valent d'être opéré neuf fois, ce qui lui donne l'occasion de lire Gobineau. Il passe de longs mois à l'hôpital, à l'issue desquels il exprimera son refus de signer le manifeste des 121 et son approbation de la politique de De Gaulle. À son retour à *L'Express*, la Guerre d'Algérie étant terminée, il perd de son aura et ses rapports se dégradent avec Jean-Jacques Servan-Schreiber.

Mais il acquiert la stature d'un journaliste de réputation internationale en obtenant un entretien de John F. Kennedy qui le charge d'un message pour Fidel Castro. C'est au cours d'un déjeuner avec le leader cubain qu'il apprendra l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy le 22 novembre 1963. Mais lors de son retour à Paris à la fin 1963, l'auréole de sa réputation ne facilite pas ses rapports avec Jean-Jacques Servan-Schreiber. De plus, il refuse de s'associer à la mise sur pied d'un journal aussi impersonnel que dépolitisé. Ainsi, alors qu'il refuse de venir à *France Observateur* comme le lui propose Gilles Martinet, il rompt avec *L'Express* durant l'hiver 1963-1964, emportant toute l'aile gauche du journal (K.S. Karol, Serge Lafaurie, Michel Bosquet, Michel Cournot, Michèle Manceaux, Michel Vianey, Jean Cau, Jeanne Baraduc, Pascale Lentillon, Anne-Marie Devilaîne, Jacques-Laurent Bost, Jean Moreau). Il apparaît huit fois dans *Italiques* entre 1972 et 1974⁶.

Contacté par Hubert Beuve-Méry pour entrer au journal *Le Monde*, il préfère réfléchir et se limiter à lui offrir l'exclusivité de ses articles sur la crise cubaine. Retiré à Sidi Bou Saïd, il est relancé par son ami Claude Perdriel pour participer à un nouveau journal ou à la relance de *France Observateur*. Finalement, c'est cette option qu'il choisit et entreprend, à partir du printemps, les négociations avec Gilles Martinet et ses amis. À la fin de l'été, elles aboutissent au principe suivant : il prendra la direction de la rédaction alors qu'Hector de Galard assurera avec Serge Lafaurie la rédaction en chef. Bientôt il deviendra un des acteurs majeur du *Nouvel Observateur*, journal de centre gauche dont il rédige chaque semaine l'éditorial. Il collabore, depuis sa création en 2007, au journal *Service littéraire*.

Il a été un temps membre du Conseil supérieur de l'Agence France-Presse (AFP), membre du Conseil d'administration du Grand Louvre, et membre du Comité consultatif national d'éthique.

NDLR : A propos d'éthique il aurait prétendu ne pas être au courant de l'existence du MUR des disparus au Couvent Sainte-Clarisse à Perpignan !

4/ Jean COULOMB

Jean COULOMB est né à Blida le 7 novembre 1904 et mort à Paris le 26 février 1999. C'est un géophysicien français, membre de l'Institut.

Biographie succincte

Natif de Blida, son père, originaire de la région de Forcalquier, avait quitté sa Provence pour enseigner le latin et le grec au lycée de Blida. Dès son mariage, en 1903, sa femme, nommée aussi à Blida, le rejoint pour y créer la première école primaire supérieure de jeunes filles en Algérie.

En 1910, c'est à Alger qu'elle crée la seconde E.P.S. boulevard Pasteur. Jean Coulomb a donc vécu en Algérie jusqu'à l'âge de 16 ans et a gardé un intérêt particulier pour le pays durant tout le reste de sa vie. En 1923, il entre à l'École normale supérieure où il fréquente des mathématiciens comme Cartan et des physiciens comme Alfred Kastler (futur Prix Nobel), qui resteront ses fidèles amis. Il verra souvent aussi, son cousin germain Henri Laugier qui deviendra le premier directeur du Centre National de la Recherche Scientifique CNRS).

En 1928, Jean COULOMB entre au Collège de France où il devient assistant de Marcel Brillouin, est confronté aux grands problèmes de la recherche moderne, notamment de la physique moderne et fait une thèse de sismologie. Et en 1932 il entre à l'Institut de physique du globe du Puy-de-Dôme avec sa thèse consacrée aux ondes sismiques.

D'avril 1935 à 1937, il est membre du groupe de Boufarik.

Il devient directeur de l'Institut de météorologie et de physique du globe d'Algérie en 1937. A partir des trois cents postes météorologiques de son pays, il met en chantier une climatologie de l'Algérie à laquelle collaborera un moment Albert Camus. Avec Arbey et Dubief, il écrit en 1943, un ouvrage sur les observations magnétiques à Tamanarasset de 1938 à 1940.



Il est professeur à la faculté des sciences de Paris de 1941 à 1972, et directeur de l'Institut de physique du globe de Paris de 1941 à 1959. Jean Coulomb devient directeur général du CNRS en 1957 après le départ de Gaston Dupouy, jusqu'en 1962. Il est président du CNES de 1962 à 1967.

De 1967 à 1969, il est nommé président du Bureau des longitudes. De 1967 à 1971, il préside l'Union géodésique et géophysique internationale. De 1972 à 1974, il est président du Conseil international pour la science.

Il est élu le 7 novembre 1960 à l'Académie des sciences, qu'il présidera de 1976 à 1977.

Travaux

Ses travaux portent sur la sismologie (théorie des ondes superficielles), sur le géomagnétisme, sur la météorologie (électricité atmosphérique, physique des nuages).

Distinctions

- Grand Croix de la Légion d'Honneur ; il se fit remettre la distinction par Hubert Curien, alors ministre de la recherche, qui lui succéda ultérieurement à la présidence du CNES
- Grand Croix de l'Ordre du Mérite
- Officier du mérite saharien.

Henri ATLAN est né le 27 décembre 1931 à Blida. C'est un intellectuel, médecin biologiste, philosophe et écrivain français.

Il est élève à l'école Gilbert Bloch d'Orsay, fondée par Robert Gamzon, qui se propose d'aider les jeunes juifs traumatisés par la guerre et la Shoah à reconstruire leur identité juive par l'étude de l'histoire juive et du Talmud.

En 1958, il obtient son doctorat en médecine à Paris et, en 1971, un doctorat d'État des sciences à l'Université Paris-VII.



Médecin biologiste, chercheur en biologie cellulaire et en immunité engagé dans la lutte contre le sida, ancien chef de biophysique à l'hôpital de l'Hôtel Dieu, pionnier des théories de la complexité et de l'auto-organisation du vivant, écrivain, Henri Atlan, est tout cela à la fois. Homme de sciences, philosophe, il a été membre du Comité consultatif national d'éthique pour les Sciences de la vie et de la santé de 1983 à 2000, professeur émérite de biophysique, directeur du centre de recherche en biologie humaine de l'hôpital universitaire Hadassah à Jérusalem, directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) à Paris, il est l'un de ces penseurs phare au savoir interdisciplinaire qui ont illuminé leur siècle.

Depuis sa jeunesse, le Professeur Atlan étudie les textes grecs anciens, les grands mythes de la Kabbale et du Talmud pour trouver des réponses à ses questions philosophiques ou existentielles, dont beaucoup sont nées de son histoire personnelle liée à la Seconde Guerre mondiale. Il s'inspire également des grands philosophes occidentaux (Kant, Nietzsche, Bergson, Wittgenstein, Spinoza,...) tout en s'initiant à la littérature hindoue... Dans les années 1980, il se passionne pour Spinoza qu'il considère dès lors comme « *le philosophe le plus adéquat dans l'état actuel des sciences* ».

Dans un de ces ouvrages (*De la fraude. Le monde de l'Onaa*, Seuil, 2010 et *La philosophie dans l'éprouvette* avec Pascal Globot, Bayard, 2010) il dénonce aussi le recours de plus en plus systématique au mensonge qui aboutit aujourd'hui, dans une relative indifférence, au règne de la désinformation et de la propagande.

6/ Elissa RHAÏS

Elisa Rhais, née Rosine Boumendil le 12 décembre 1876 à BLIDA et y décède le 18 août 1940. C'est une écrivaine, auteur de romans et de nouvelles orientalistes se déroulant en Algérie. Elle se fait à l'époque passer pour une musulmane ayant fui un harem. Elle avouera par la suite être une juive d'Algérie, et certains critiques l'accuseront même de ne pas être l'auteur des romans qu'elle signe.

Biographie succincte :

L'Algérie

Elisa Rhais naît dans une famille juive aux revenus modestes. Son père, Jacob, est boulanger et sa mère, Mazaltov (née Seror), est mère au foyer. Elle va à l'école communale jusqu'à l'âge de douze ans, puis est placée comme domestique dans une famille juive. À dix-huit ans, elle épouse Moïse Amar, rabbin de la synagogue de la

rue Sabine, dans la Basse-Casbah d'Alger. Installé dans cette ville, le couple aura trois enfants, une fille, qui meurt à onze ans, puis un fils Jacob-Raymond (1902-1987) et une autre fille Mireille (1908-1930).

À trente-huit ans, divorcée elle se remarie avec un commerçant, Mardochée Chemouil qui lui offre une magnifique villa, la *Villa des Fleurs* à Alger, où elle s'empresse d'ouvrir un salon littéraire. Très rapidement, elle devient renommée comme conteuse d'histoires. Elle raconte que ses histoires lui ont été transmises par sa mère et sa grand-mère, et font donc partie du riche patrimoine folklorique de sa région natale. Poussée par quelques critiques littéraires fréquentant son salon, elle commence à envoyer ses histoires à des revues littéraires.



Paris

En 1919, Rosine Boumendil décide de s'installer en France et obtient une séparation légale d'avec son mari, car celui-ci désapprouve ses ambitions littéraires. Elle débarque le 28 octobre 1917 à Marseille avec son fils Jacob-Raymond, sa fille Mireille et son fils adoptif, Raoul-Robert Tabet, neveu de son second mari. Ils vont s'installer à Paris, où après avoir fait publier trois nouvelles sous le titre *Le Café chantant* dans la Revue des deux Mondes, elle signe un contrat de cinq ans avec la maison d'édition Plon. Elle publie son premier roman *Saâda la Marocaine* sous le pseudonyme d'Elissa Rhâïs. Avec son consentement, son éditeur lui invente une histoire romanesque, la fait passer pour une musulmane qui a appris le français en Algérie à l'école publique, puis a vécu dans un harem. Il la surnomme « L'Orientale ». La mode est alors à l'orientalisme, et les histoires écrites par une femme orientale qui a été cloîtrée, doivent exciter la curiosité de nombreux lecteurs.

Les romans de l'"Orientale", rendent compte d'une réalité métissée arabe et musulmane, juive, espagnole. Elissa Rhâïs connaît bien la société dont elle parle; elle l'a observée de l'intérieur et souvent du côté des femmes, pas seulement les prostituées des cafés chantants ou des cafés clandestins des fumeurs de kif, des chanteuses et musiciennes courtisanes. Elissa Rhâïs réussit à intéresser, sans folklorisme, aux coutumes et traditions juives et musulmanes de ces années 20 en Algérie, qu'elle décrit en les intégrant parfaitement à l'histoire romanesque et sentimentale (souvent tragique) qu'elle raconte.

De 1919 à 1930, Rhâïs publie neuf romans et trois recueils de courtes nouvelles. Ce sont des romans à l'eau de rose, se déroulant dans une Afrique du Nord exotique. Ses récits sentimentaux se déroulent, à quelques exceptions près, dans différents milieux musulmans d'avant la Première Guerre mondiale avec de nombreuses héroïnes féminines.

Une seule exception, *Les Juifs ou la fille d'Éléazar*, considéré comme son meilleur roman et dont les personnages sont des Juifs de la classe moyenne, se débattant entre modernité et tradition sur fond d'intrigues amoureuses.

À Paris, elle rouvre un salon, fréquenté par de nombreux artistes dont entre autres Colette, Paul Morand, l'actrice Sarah Bernhardt ou le jeune écrivain algérien Jean Amrouche. André Gide la surnomme la « rose du Sahel ».

Séjours à Blida

À partir de 1922, Rhaïs effectue de nombreux séjours en Algérie, à BLIDA. Il est alors notoire que Raoul Tabet, le neveu de son mari, qu'elle emploie comme secrétaire est devenu son amant. Après la mort de sa fille en 1930, de la fièvre typhoïde, lors d'un séjour qu'ils effectuent ensemble au Maroc, Rhaïs se retire alors de la vie publique et ne publie plus de livres. Très rapidement, elle va tomber dans l'oubli, et il faudra plus de cinquante ans pour que l'on reparle d'elle et que ses livres soient réédités.

Enthousiaste, l'écrivain Jules Roy, lui aussi né en Algérie, la décrit ainsi :

« La **George Sand de l'Islam**, un Loti enfin authentique, une Eberhardt qui aurait percé... Elle avait réussi ce à quoi tous s'essayaient en vain : **ouvrir à la pensée métropolitaine notre empire**, précipiter des djellabas et des robes à fleur dans les bras de la République... Elle a chanté tout ce que nous avons aimé et que nous avons quitté pour un ailleurs plus âpre et plus vaste. Elle seule était capable de jouer de l'illusion coloniale comme elle en a joué. Elle fut quelque'un de merveilleusement suranné : **elle incarna le mythe d'une Algérie heureuse et irremplaçable dans nos cœurs.** »

Elle meurt brutalement à Blida le 18 août 1940.

7/ Henri SALVANO

Henri SALVANO est un ancien footballeur international français né le 22 août 1901 à Blida et mort le 15 mai 1964 à Dijon.

Biographie succincte

En tant qu'attaquant, il fut international français qu'une seule fois, en 1926.

Sa seule sélection fut honorée à Toulouse, contre le Portugal, le 18 avril 1926, devant 16 000 spectateurs, en match amical. Dans ce match, ce fut aussi la première sélection de Georges Bonello, jouant dans le même club que Salvano. Il joua tout le match en tant que titulaire.

Il inscrit le premier but du match, à la 16^e minute, une reprise de la tête suite à un centre de son coéquipier en club, Bonello.

Il joua au **FC Blida, un club en Algérie**. Il remporta le Championnat d'Afrique du Nord de football en 1923 et en 1929.

8/ Algérie : changer de nom pour tirer un trait sur le passé colonial ?

<http://www.jeunefrique.com/Article/ARTJAWEB20140127181151/algerie-colonialisme-etat-civil-algerie-algerie-changer-de-nom-pour-tirer-un-trait-sur-le-passe-colonial.html>

En Algérie, beaucoup de noms de famille fantaisistes, voire ridicules, datent de **l'ère coloniale, quand la France a imposé le système patronymique**. Suite à de grossières erreurs de transcription de l'oral à l'écrit, certains sont si difficiles à porter que près de **600 personnes demandent leur changement chaque année**.



Le chiffre est loin d'être négligeable : 634. Il correspond au nombre de demandes de changement de nom validées par le ministère algérien de la Justice en 2013. Il pourrait paraître dérisoire rapporté aux 38 millions d'habitants du plus grand pays d'Afrique mais, étonnamment, il reste stable depuis environ cinquante ans. Depuis l'indépendance, en 1962, plus de 30 000 Algériens ont ainsi décidé de modifier un patronyme qui ne leur convenait plus et, parfois, faisait l'objet de railleries. De la "tête de bouc" ("Demaghelatrous") à "celui qui aime le couscous" ("Bouseksou"), les exemples sont nombreux.

Chaque pays a son lot de sobriquets cocasses et de noms de famille farfelus. Pourtant, en Algérie, l'histoire du patronyme est particulière. Elle est intimement liée à l'histoire coloniale française. "Avant 1882 [et la loi sur "l'État civil des Indigènes musulmans de l'Algérie", NDLR], nous n'avions pas de patronymes dans le sens français du terme mais plutôt une généalogie, des "fils et filles de", relève Madani Sarar Zitoun, professeur de sociologie urbaine à l'Université d'Alger.

Des dégâts sur la forme et le sens

À la date du 23 mars 1882, l'Assemblée française impose aux "indigènes" de s'inscrire sur les registres du Code civil. Mais l'arabisation de l'état civil conduit à des erreurs de transcriptions et, parfois, à des incongruités. Les moyens dont dispose alors la langue française ne permettent pas de retranscrire correctement les noms algériens. "Le passage de l'oralité à l'écrit a causé des dégâts sur la forme et le sens des patronymes", assure Ouerdia Yermèche, linguiste, enseignant-chercheur à l'ENS d'Alger et chercheur associé au Centre national de recherche en anthropologie sociale et culturelle (CRASC) d'Oran.

Par défi, certains Algériens ont pu lancer des insultes à celui qui inscrivait leur nom, sans prendre conscience que cela poserait problème pour les générations futures.

En perdant leur forme, les noms de famille ont également perdu leur sens. Les Algériens ont alors fait les frais de l'imagination des officiers d'état civil qui donnaient des noms en fonction des particularités, du métier ou d'attributs moins flatteurs. Dans cette vaste entreprise, la subjectivité des transpositeurs et la mauvaise volonté des personnes confrontées à l'administration coloniale ont fait des ravages. "Par défi, certains Algériens ont pu lancer des insultes à celui qui inscrivait leur nom, sans prendre conscience que cela poserait problème pour les générations futures", relève Mme Yermèche.

"Dis-moi comment tu t'appelles, je te dirai qui tu es"

« Pour garder la prononciation des noms algériens, il aurait fallu procéder à une translittération, c'est-à-dire un système de correspondance, lettre à lettre, d'une langue à une autre, et non simplement à une transcription", poursuit Mme Yermèche. Ainsi, des noms ont été francisés à outrance, comme Nadjer, devenu Major. D'autres se sont révélés plus traumatisants, tels que les SNP, les 'sans nom patronymique' ». Ceux qui refusaient de se choisir un nom étaient en effet estampillés de cet acronyme.

Aujourd'hui, il n'y a plus aucun SNP dans le pays mais certains noms de famille fantaisistes ont perduré. "Dans ma classe, des étudiants subissent encore les moqueries des autres élèves", regrette la linguiste. En changeant de nom, les Algériens concernés se réapproprient leur identité et renouent avec leur généalogie. L'adage "dis-moi comment tu t'appelles et je te dirai qui tu es" prend alors tout son sens. "Rectifier l'aberration patronymique permet également de régler des problèmes successoraux, de propriété et de patrimoine", ajoute M. Sarar Zitoun. Mais, pour les Algériens, balayer le "patronyme colonial" est avant tout un moyen de tirer un trait sur une partie douloureuse de leur histoire.

NDLR : Voilà une conclusion bien hâtive sur un problème qui touche une infime partie de personnes. Il ne s'agit pas pour autant de mésestimer l'éventuel traumatisme lié à un patronyme fantaisiste. Nous subissons tous, avec plus ou moins de bonheur, l'héritage d'un moment de l'histoire ou d'un lieu dit : LAGRANGE, LACROIX, MAISON NEUVE, BORDEL, COCU, TORCHON, etc... La possibilité d'y remédier peut se faire devant les tribunaux et c'est monnaie courante.

J'ai souvenir, en Algérie, que dans une même famille d'origine sicilienne l'orthographe du nom de deux frères était écrit différemment. En effet le 'O' en Sicile se prononce 'OU' et l'agent d'état civil transcrivait involontairement de manière erronée la naissance déclarée. Le comique algérien FELLAG (*Mohand FELLAG est né à Port Gueydon en 1950*), avait même interprété un sketch, avec talent, sur ce sujet qui ne reflétait pas l'acuité soulignée, surtout plus de 50 ans après !

Peut-on également rappeler que l'Algérie actuelle a intégré volontairement toutes les structures administratives françaises en les faisant siennes en 1962.

A quand l'indépendance effective qui nécessitera une prise en compte de sa propre responsabilité ?

EPILOGUE BLIDA

2008 = 163.586 habitants



[BLIDA : avec une symétrie bien Française...]

Blida : Une ville en déliquescence

<http://www.liberte-algerie.com/algerie-profonde/une-ville-en-deliquescence-blida-209664>

Par : K. Fawzi

Blida vit une dégradation sans précédent : explosion du marché informel, absence d'hygiène, anarchie dans les transports et la circulation et atonie des services publics. Bref, l'ex-ville des Roses est devenue un gigantesque capharnaüm. Il n'y a qu'à voir l'anarchie qui règne dans les services de l'état civil pour se rendre compte du degré de la médiocrité avec lequel elle est gérée. Pour retirer des documents officiels, il vous faudra une connaissance sinon vous risquez de passer des heures interminables devant les guichets. Des guichets qui activent beaucoup plus, en réalité, pour rendre service aux "pistonnés".

Côté urbanisme, il faut reconnaître que la descente aux enfers ne date pas de cette législature. Elle n'est pas non plus due au seul exécutif actuel de la wilaya. Bien avant, Blida a entamé une longue et sûre déliquescence qui s'est acharnée sur son calme, sa propreté, sa prospérité, les senteurs qui se dégageaient des plantes qui ornaient, rues, jardins et balcons.

Et comme pour certifier ce laisser-aller, la rue d'Alger située en parallèle de l'APC de Blida, est sous l'emprise des vendeurs de l'informel. Dans cette perspective du centre-ville, on se dispute le moindre centimètre pour installer sa marchandise. Les commerçants et les vendeurs informels, en perpétuelle guerre, ont trouvé une solution singulière : les étals gênant les commerces ont été carrément déplacés sur la chaussée. Qu'importe si la circulation routière s'en trouve paralysée. Tout cela sous les yeux des responsables locaux. Il faut reconnaître que cette décadence n'est pas l'apanage de la ville, l'Algérie entière la partage. Des routes et rues sont devenues impraticables du fait des travaux de canalisation inachevés ou délaissés. Certaines ruelles sont devenues dangereuses à emprunter durant la nuit.

Des citoyens ont placé un pneu usagé sur le trou afin d'avertir l'automobiliste du danger. Du côté de la zone industrielle de Ben Boulaïd, on vient juste de terminer les travaux de réfection et le bitumage de la chaussée au niveau d'un seul tronçon. Un bitumage qui a déjà commencé à se décaper. Blida souffre également d'un problème d'insalubrité. Elle croule sous des amas des déchets ménagers. L'autre problème crucial concerne l'insécurité qui gagne du terrain chaque jour et qui inquiète la population.

Avec un espoir : Sera-t-il satisfait ?...

LES ALGÉRIENS VEULENT DES ÉLECTIONS PROPRES



BONNE JOURNÉE A TOUS



Jean-Claude ROSSO